

La “ sociabilité du passage ” ou la rencontre avec une altérité modérée comme partage interculturel

Pauline Marie Neveu

► **To cite this version:**

Pauline Marie Neveu. La “ sociabilité du passage ” ou la rencontre avec une altérité modérée comme partage interculturel. Sociétés Plurielles, Presses de l'INALCO, 2019. hal-02507006

HAL Id: hal-02507006

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02507006>

Submitted on 12 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ARTICLE

La « sociabilité du passage » ou la rencontre avec une altérité modérée comme partage interculturel

Pauline NEVEU

Sociétés Plurielles, n° 3 Varia

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAireS, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Sociétés plurielles

Varia

Numéro 3 – Année 2019

La « sociabilité du passage » ou la rencontre avec une altérité modérée comme partage interculturel

Pauline NEVEU

Candidate au doctorat, département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal

Introduction

Deux écueils classiques guettent toute étude se penchant sur les réseaux sociaux en ligne : les analyses à tendance plutôt technophiles, et leurs directes opposées, les technophobes. Ce constat est particulièrement vrai lorsqu'on se penche sur la nature et l'évolution des relations sociales dans ces réseaux. En effet, depuis le développement d'internet, les discours oscillent entre une technique qui favoriserait le lien social ou, au contraire, l'affaiblirait, voire, l'entraverait (Bialski, 2013). Afin de s'extraire de cette perspective dichotomique, cet article propose, dans un premier temps, de repenser les rencontres dans un réseau social en ligne avec les outils analytiques traditionnellement appliqués à l'étude du lien social et des sociabilités hors ligne. Tout particulièrement, la prise en compte des réassemblages des différences entre individus qui, sur d'autres critères sociaux, se ressemblent via des dispositifs techniques et sociaux, semble être une riche piste de réflexion. Notre approche souhaite donc cerner comment certains réseaux sociaux contemporains permettent une refonte des théories portant sur les ressemblances et les différences dans la constitution des relations sociales. Ensuite, notre réflexion développe une perspective conceptuelle, la « sociabilité du passage », qui arrive à intégrer cette tension entre homophilie et altérité au sein des relations sociales. Finalement, nous terminerons en illustrant le type de basculement dans des moments de connaissance interculturelle induit par la sociabilité du passage.

Le concept de sociabilité dans la sociologie francophone : les similarités entre individus

L'homophilie sociale : la grande tendance de la sociabilité contemporaine

Le concept de sociabilité dans la tradition sociologique francophone revêt des enjeux heuristiques spécifiques. Contrairement à la perception anglo-saxonne qui tend à vider le terme de sa dimension sociologique pour en conserver la connotation mondaine, la sociabilité, en français, renvoie à l'art des relations interpersonnelles, du vivre-ensemble. Cette conception est particulièrement prégnante en France où elle fut détachée de sa définition psychologique comme disposition à être sociable plutôt que timide. D'après G. Simmel, la sociabilité est la manifestation élémentaire du lien social. En cela il se distingue radicalement de l'usage qu'en fait G. Gurvitch : « Pour l'un, elle est la forme la plus pure de la vie sociale qui résulte de l'interaction entre les individus, pour l'autre, elle est un phénomène social total extérieur aux individus » (Rivière, 2004, p. 219). Ces deux tendances ont par la suite été différemment réappropriées et ont débouché sur différentes applications scientifiques du concept. Dans son étude statistique des contacts entre les individus, F. Héran (1988) atteste que la sociabilité « agit » comme une pratique culturelle, car elle reproduit les effets de statut social. Ainsi, les personnes fortement dotées en capital culturel, favorisées en termes d'éducation ou de revenu, auraient des contacts sociaux plus fréquents et un réseau social plus large, les deux grands indicateurs utilisés pour mesurer la sociabilité. À ces conclusions s'ajoute le constat que les similarités en termes de sexe, d'origine sociale et d'âge modèlent la sociabilité des individus. Il existerait donc une tendance à interagir en priorité avec des personnes qui nous ressemblent d'un point de vue sociologique (Héran, 1990). Au-delà de cette approche en termes de reproduction sociale, l'importance des cycles de vie dans la formation des réseaux personnels et leur actualisation dans les relations amicales démontre aussi une forte tendance à l'homophilie¹ des groupes d'amis (Bidart, 2010 ; Marsden, 1988).

Face à la mise en lumière des mécanismes d'homophilie au cœur des relations sociales, la notion d'élection complète la conception sociologique de la sociabilité. En effet, si auparavant les relations étaient basées sur des similarités collectives, le tournant théorique de l'individualisation (Giddens, 1991) refonde la réflexion. Ainsi, avec l'évolution des rôles sociaux, les individus choisiraient beaucoup plus leurs relations et donc les personnes qui constituent leur réseau (Bidart &

1. Homophilie renvoie à des caractéristiques similaires entre individus, cela peut se situer au niveau du diplôme, de l'âge (homolalie), du genre, etc.

Pellissier, 2002, p. 20). Ces dimensions électives et contractuelles, dans le sens où les liens ainsi composés peuvent être révoqués, seraient caractéristiques des sociabilités contemporaines. Certains y voient une façon de faire valoir un lien social respectant la liberté individuelle et la constitution de soi (de Singly, 2003 ; Feron, 2011). Si ces théories sur la notion d'élection affinent la façon de concevoir la sociabilité, en atténuant la dimension coercitive, elles ne transforment pas les grandes analyses qui mettent en avant les ressemblances sociales, comme le formule M. Parodi (2000, p. 278-279) :

La logique du « qui se ressemble s'assemble » est donc différente, moins axée sur la convention, plus sur la sélection personnelle, mais la communauté personnelle conserve nombre de déterminants traditionnels et, selon toute vraisemblance, les conservera même si la logique affinitaire arrivait à son terme.

Deux tendances analytiques ressortent de ce court état des lieux. Tout d'abord, les ressemblances sociales sont mises en avant pour expliquer la façon de constituer, mais aussi d'entretenir, les liens sociaux. L'accent mis sur la mêmeté s'est traduit dans le concept d'homophilie sociale qui encore aujourd'hui domine l'analyse des sociabilités. Deuxièmement, sans que toutes les études mentionnées précédemment y souscrivent, on voit persister une forme d'« extériorisation » des explications portant sur les relations humaines, ce qui semble aller plus dans le sens de Gurvitch que de Simmel. Ce seraient des structures sociales globales qui conditionneraient les formes de sociabilités entre individus. À la suite des analyses ayant pris comme objet les relations hors-ligne, on constate que des interprétations sociologiques proches sont appliquées aux liens établis par des dispositifs en ligne et ce depuis les années 80.

La sociabilité en ligne : dispositifs favorisant l'entre-soi et les liens faibles

Les technologies de communication sont les instruments de la sociabilité, sur lesquels les hommes s'appuient pour développer des formes spécifiques dans l'art subtil d'entretenir le lien et de conduire le commerce interpersonnel. (Licoppe, 2009, p.16)

L'avènement du Web 2.0, nouveau dispositif technique servant à nouer des relations sociales à travers le réseau ou la prise de contact, n'a pas radicalement modifié la teneur des analyses sociologiques sur la sociabilité ; cela a pourtant apporté une nouvelle perception de la nature des interactions interpersonnelles (Proulx, 2006, p. 15). La représentation d'une continuité entre l'environnement en ligne et celui hors-ligne est communément admise aujourd'hui et l'on reconnaît

que les relations sociales établies en ligne se superposent et s'entremêlent bien souvent aux relations « ordinaires » déjà présentes (Cardon & Smoreda, 2014, p. 166). Lorsqu'il s'agit de cerner comment les réseaux en ligne permettent la rencontre des personnes qui ne se sont jamais côtoyées auparavant, les études sur les sites de rencontres amoureuses soulignent la forme de « marché » de ces dispositifs, les effets de calcul arbitraire des sélections et l'homogénéisation des profils en ligne (Illouz, 2006). Pour sa part, M. Grossetti (2014) considère que les réseaux numériques renforcent à la fois l'effet d'entre-soi et l'élargissement des réseaux sociaux, autrement dit la multiplication des liens dits faibles (Granovetter, 1973). Dans cette perspective, la sociabilité reproduit et accentue l'homophilie sociale tout en favorisant la création de liens pensés comme peu fréquents et peu investis affectivement. Cette analyse évacue quelque peu la singularité des individus au cœur des relations sociales et perpétue, dans une certaine mesure, le postulat de la corrélation entre la récurrence, la proximité et le degré d'importance d'une relation sociale. Toutefois, d'autres études qui nuancent ces considérations voient le jour. Pour exemple, Anne-Sylvie Pharabod (2017) a fait des recherches sur les réseaux www.onvasortir.com et www.blablacar.fr qui sont, respectivement, un site de rencontre pour organiser des activités (sorties au théâtre, randonnée, feu d'artifice, etc.) et un site de covoiturage en France (partage du trajet et des frais d'essence ou d'autoroute). La sociologue souligne à juste titre, les tensions complexes entre ressemblance et altérité dans ces relations entre inconnus. En effet, les populations étudiées présentent des hétérogénéités d'âge, genre et catégorie socioprofessionnelle². Néanmoins, les personnes rencontrées sur ces sites deviennent intéressantes, principalement, du fait qu'on ne connaît rien d'elles, ce qui donne lieu à un discours valorisant l'aspect hétéroclite des liens : « Les personnes décrivent deux faces à la richesse de cette expérience : la surprise de tomber sur des gens avec qui "on a plein de choses en commun" (homophilie) ou celle de rencontrer et de discuter avec des gens "qu'on n'aurait jamais croisés autrement" (altérité) » (Pharabod, 2016, p. 108). Apparaît ici une intuition théorique qui semble fructueuse : l'intégration dans la compréhension de la sociabilité d'un élément qui est au centre des liens entre individus, à savoir les rapports avec l'altérité.

2. L'auteure relativise cette hétérogénéité en notant que l'utilisation de ces réseaux est en soi une détermination sociale du contexte des rencontres.

Peu de place à l'altérité dans l'analyse des sociabilités contemporaines ?

Sans nécessairement écraser les variations individuelles dans la constitution des relations sociales, la discipline sociologique – via ses outils analytiques traditionnels – a tendance à expliquer la sociabilité en termes de structures « extérieures » aux personnes. Cette tendance a pour conséquence de favoriser les interprétations se concentrant sur les similarités entre les individus et donc, sur l'entre-soi et l'homophilie sociale. Si ces approches sont particulièrement pertinentes de par leur intérêt pour la mêmété et la généralité, on peut leur identifier un angle mort commun, à savoir l'évacuation d'une certaine matière individuelle : l'altérité, qui fait elle aussi partie intégrante des relations sociales. Afin de mettre en lumière ce biais disciplinaire, Léon Bernier (1998, p. 27) écrit à propos des analyses sociologiques du lien social :

Tant, autrement dit, que l'essentiel des conduites des agents a pu être analysé en référence à des qualités portées par les sujets, mais définies en dehors d'eux, la question du lien a pu se résoudre à travers l'étude des mécanismes objectifs et dépersonnalisés du fonctionnement et de la reproduction sociales, indépendamment, donc, des individus concrets, des individus « sans qualité » hormis celle que leur confère leur singularité.

Si le sociologue québécois parle de singularité, dans la réflexion qui suit, nous préférons employer le concept d'altérité, compris ici comme la « qualité de ce qui est autre³ » (Coëffé, 2013, p. 12). En effet, une bonne compréhension des caractéristiques sociales, culturelles, mais surtout de leur intégration dans la compréhension de la nature des relations contemporaines devrait aussi passer par une prise en compte des altérités « contenues » dans les individus et leurs interactions. On voit apparaître ici une ancienne tension fondatrice de la discipline sociologique : faut-il accorder une valeur explicative aux individualités ou, au contraire, aux structures sociales ? Cette tension prend une forme toute particulière lorsque l'on souhaite parler de sociabilité. En effet, si l'analyse des relations sociales donne à voir le réseau élargi des individus, il doit aussi intégrer les liens effectifs, affectifs, entre des personnes différentes et complexes. Ce constat vaut d'autant plus lorsque la sociabilité passe par Internet, puisque celui-ci est un dispositif technique qui cumule dans les mêmes objets et pratiques un « média de masse et un outil de communication interpersonnel » (Dagiral & Martin,

3. Qui se prête beaucoup plus aux enjeux touristiques et culturels de notre recherche.

2017). La réflexion se complexifie encore plus lorsque les contextes de sociabilité impliquent des degrés d'altérité enchevêtrés et multiples : des personnes qui ne se connaissent pas auparavant, qui vivent des situations et ont des statuts différents dans la rencontre, ou encore, qui ne sont pas issues des mêmes pays, régions, cultures. V. Cicchelli et S. Octobre parlent de « cosmopolitisme » afin de rendre compte de comment les individus sont socialisés dans et par un monde global via « le biais d'innombrables contacts au quotidien avec l'altérité sous la forme de flux culturels, d'imaginaires globaux, de mobilités et migrations » (2018, p. 2). La question des mobilités est un des points centraux de la réflexion sur les sociabilités contemporaines, mais jusque-là les études sur les liens sociaux ne prennent pas en compte les jeux d'altérité bien souvent induits par la mobilité. Or, certains objets scientifiques contemporains, tout particulièrement liés à des mobilités géographiques, obligent à refonder la définition et la manière de concevoir les liens entre les individus. C'est le cas des rencontres touristiques au travers des réseaux sociaux en ligne, comme le réseau d'échange d'hospitalité *Couchsurfing*.

Le réseau Couchsurfing : un observatoire des sociabilités contemporaines obligeant à saisir la tension entre similarité et altérité

L'étude du réseau d'échange d'hospitalité touristique *Couchsurfing* est le cas particulier sur lequel se basent les réflexions suivantes à propos de la sociabilité. L'individu utilisant le site peut adopter deux rôles principaux et parfois cumulables : celui dit de « surfeur⁴ », c'est-à-dire la personne qui voyage, et celui « d'hébergeur », c'est-à-dire la personne qui reçoit. Le concept de réseau d'échange d'hospitalité remonte à la création de *Servas International* en 1949 : un membre de *Servas* pouvait ainsi aller dormir quelques jours gratuitement chez un autre membre, à l'autre bout du monde. Le réseau *Couchsurfing* représente quelque peu l'héritier en ligne de *Servas*, puisqu'il permet aussi l'hébergement gratuit et temporaire entre ses membres. Toutefois, il s'en différencie par l'utilisation d'une plateforme en ligne ainsi que par un système de profils d'utilisateurs et de commentaires, ce qui explique son grand nombre d'adhérents et sa popularité⁵. Même si, comme le notent Sprakel et Priskin, « loger chez les amis et les proches se fait depuis que les gens voyagent et même le concept

4. En référence au nom du réseau : *Couch* [canapé]-*Surfing* [surfer]. Les touristes sont donc ceux qui « surfent » sur les canapés des ceux qui les accueillent.

5. Supposément 12 millions de membres selon le site : <https://www.Couchsurfing.com/about/about-us/>. À noter qu'un profil en ligne sur le réseau peut ne jamais être utilisé ni pour voyager ni pour héberger.

d'échange de maison remonte à plusieurs décennies » (Sprakel & Priskin, 2008, p. 3), *Couchsurfing* fait émerger une systématisation novatrice de la prise de contact entre inconnus, ce qui permet l'étude fine et circonscrite des liens ainsi établis.

La méthodologie utilisée pour cette recherche avait pour but de cerner la nature et la forme des liens sociaux constitués sur et par l'intermédiaire de ce réseau. Pour cela, nous avons déployé une méthode qualitative constituée de l'observation ethnographique des profils en ligne et d'entretiens semi-directifs hors-ligne, avec des *couchsurfeurs* montréalais. Cette méthodologie s'intéresse surtout à la manière dont les informations recueillies sur les profils en ligne sont itérées dans les discours constitués hors-ligne (Neveu, 2018). Une des particularités de notre approche réside dans la continuité entre l'échantillon des profils en ligne et celui des personnes interrogées. Ainsi, j'ai d'abord annoté et observé des profils de *couchsurfeurs* pour ensuite les contacter via leur profil *Couchsurfing* pour un entretien semi-directif. Cette continuité permettait de saisir les modalités de création du lien social entre *couchsurfeurs* à la fois dans leurs manifestations en ligne et hors-ligne. L'échantillon d'enquête comprend uniquement des personnes ayant utilisé ce réseau, en excluant les nouveaux *couchsurfeurs* sans ou avec très peu d'expérience. De plus, les membres interrogés devaient soit être en visite, soit accueillir à Montréal, la ville étant notre zone d'enquête. L'échantillonnage visait à reproduire les principales tendances statistiques observées dans *Couchsurfing*. Autant d'hommes (10) que de femmes (10), ont été interrogés ; aussi, ont été privilégiés des individus ayant entre 23 et 33 ans puisque la moyenne d'âge du réseau lors des dernières statistiques publiées était de 27 ans (Picard, Buchberger, Germann Molz, Zuev, De-Jung, Schéou, Tan, Bialski & Graburn, 2013). De cette façon, une vingtaine d'entretiens ont été réalisés sur deux périodes estivales (de mai à octobre) en 2017 et 2018 dans la métropole montréalaise. Notre pratique d'entretien suit un modèle semi-directif où les *couchsurfeurs* étaient invités à reformuler leurs idées et à en soumettre de nouvelles, en maintenant les réponses dans les thématiques identifiées en amont du terrain. Si un tiers de la grille d'entretien se concentrait sur l'usage des profils en ligne, les citations qui suivent sont toutes issues des autres deux tiers, se concentrant sur le genre de sociabilité recherchée par les membres ainsi que sur le type d'expérience touristique des *couchsurfeurs*.

En accord avec les théories sur l'entre-soi en ligne, évoquées précédemment, un des premiers consensus des études sur le réseau, met en avant son haut degré d'homophilie sociale, que ce soit en termes de classe sociale, d'âge ou de culture d'origine. Ainsi, le profil sociologique des *couchsurfeurs* se rapprocherait de celui des *backpackers* (O'Reilly, 2006), car issus le plus souvent de pays occidentaux, jeunes (moyenne d'âge de 27 ans), parlant anglais et diplômés (Picard, Buchberger,

Germann Molz, Zuev, De-Jung, Schéou, Tan, Bialski & Graburn, 2013). Sur papier, le réseau, quand on l'aborde par la généralité, est donc un exemple typique d'entre-soi social favorisant des rencontres entre personnes considérées comme similaires. Dans ce contexte, la littérature scientifique a déjà souligné le paradoxe des communautés en ligne qui se veulent accessibles à tout le monde et donc à de multiples formes d'altérité, tandis que, par définition, une communauté filtre ses membres en fonction de critères définis et, par conséquent, favorise les similarités (Aristarkhova, 2000 ; Germann Molz, 2013). Or, si cette pratique de la sociabilité est tant modelée par l'homophilie et l'entre-soi, comment expliquer qu'un réseau comme *Couchsurfing* qui a besoin d'une « dose » d'altérité afin de conserver sa dimension touristique, fonctionne ? En effet, lorsqu'on souhaite étudier les formes et les modalités des sociabilités en contextes touristiques, la place de l'altérité est essentielle à leur compréhension. En effet, c'est sur la différence entre la quotidienneté, la familiarité, l'ordinaire et le « hors »-quotidien, l'altérité et l'« extra »-ordinaire que se fondent les dynamiques proprement touristiques (MIT, 2002 ; Urry, 1990). Or, si l'altérité est centrale dans la fabrique des imaginaires et des expériences de voyage, le lissage, voire, le polissage de cette altérité, tout particulièrement culturelle, est également mis en avant sous peine de ne plus créer des expériences de vacances positives (Ceriani, Duhamel, Knafo & Stock, 2005). De cette façon, il semble intéressant de comprendre comment les différences dans un réseau comme *Couchsurfing* sont recherchées et atténuées dans un même mouvement. Cette démarche devient d'autant plus intéressante quand le lieu où se noue cette tension paradoxale avec l'altérité est la rencontre et la cohabitation entre voyageurs et résidents. Dans le discours commun, les rencontres entre touristes et habitants servent bien souvent d'argument central pour différencier entre le « vrai » tourisme, tourné vers l'humain, et le tourisme « idiot » et égocentré (Urbain, 1991). Sans souscrire à ces oppositions binaires, la littérature scientifique souligne les malentendus de ces rencontres et le fait que, dans des contextes postcoloniaux complexes, elles s'avèrent finalement décevantes (Chabloz, 2007). Lorsque résidents et visiteurs proviennent des mêmes pays, la mise en scène de l'authenticité semble prévaloir : il s'agit de « recevoir le touriste en ami » tout en maintenant une scène et des coulisses (Giraud, 2007). Dans le cas de *Couchsurfing*, si les similarités entre membres sont indéniables, il convient de ne pas gommer les différences : celles-ci persistent dans les relations qui se nouent et mettent en lumière l'intégration d'une diversité, d'une altérité, même relative, dans la vie des surfeurs et des hébergeurs. Pour cela, une sociabilité conceptualisée par le prisme du « passage » nous semble une bonne voie d'analyse.

La « sociabilité du passage » comme ouverture culturelle

Un mouvement relationnel : le basculement dans un monde avec l'autre

Dans le contexte d'un réseau social touristique, il semble donc fructueux d'articuler la notion de sociabilité avec celle d'altérité afin d'intégrer dans l'analyse les particularismes des individus. C'est pourquoi le concept de « sociabilité du passage » semble une grille de lecture fructueuse pour les rencontres établies grâce à *Couchsurfing*. Que doit-on comprendre par « sociabilité du passage » ? Il s'agit d'une sociabilité où les personnes ne font que se croiser, se « traverser », car elles se revoient rarement, et où la relation est significative *parce qu'elle est passagère*. Cette modalité implique une temporalité courte, par exemple, dans le cas de *Couchsurfing*, 2 à 3 jours de cohabitation (Bialski, 2012), ainsi qu'une ouverture à l'altérité modérée, mais concrétisée. Dans ce cas, le terme de passage est intéressant, car il fait bien sûr référence à la mobilité géographique des surfeurs, nécessaire à la rencontre, mais implique aussi l'idée de mouvement dans la constitution de la sociabilité : les hébergeurs pratiquent cette sociabilité du passage, ils se font donc « traverser » par la rencontre avec l'autre *couchsurfeur*. D'ailleurs, cette volonté de *se mettre* en contact sans nécessairement *garder* le contact, se traduit directement dans la morphologie du réseau en ligne. Comme la remarque P. Feron : « La plateforme *Couchsurfing* a pour principale caractéristique de mettre en contact, elle n'est pas adéquate pour faire perdurer des liens. Elle ne possède ni un chat ni une interface de post d'actualité » (Feron, 2011, p. 63). Cette sociabilité permet un ancrage relationnel, bien que temporaire, où la découverte de l'altérité est *autant recherchée qu'atténuée* par l'utilisation du réseau, ce qui, nous le verrons, n'empêche pas une ouverture à l'altérité sous certaines formes. L'emploi du terme « passage » ne veut pas dire que les membres ne sont pas ancrés socialement, géographiquement, mais, plutôt qu'ils ont un point d'ancrage autour duquel ils gravitent temporairement pour, ensuite, changer de point d'ancrage en rencontrant un autre membre du réseau. Ici, notre analyse rejoint les conclusions de l'étude de Pharabod (2016), pour qui une des principales raisons pour utiliser les réseaux entre inconnus biographiques (Lofland, 1998) se situe dans la rupture avec le réseau relationnel familial. En effet, si cette lecture est particulièrement pertinente pour les surfeurs qui sont éloignés physiquement de leurs réseaux habituels, elle doit tout autant l'être pour les personnes qui ne sont pas nécessairement mobiles⁶,

6. Ce postulat s'inspire de certaines théories touristiques affirmant que les frontières du foyer et du « lointain » sont perméables et ne sont pas nécessairement liées à la mobilité géographique (Hui, 2008).

dans ce cas, les hébergeurs. La pratique du *Couchsurfing* colle à cette interprétation, dans la mesure où les membres affirment apprécier le changement relationnel et l'effet de « rupture » sociale entraîné par l'utilisation du réseau. Ceci dit, il s'agit une fois de plus, d'une explication de la sociabilité par des éléments qui sont détachés des individus. Dans ce cas, l'altérité et la singularité de la personne sont « réduites » au simple fait de ne pas appartenir au réseau familial. Notre travail de terrain révèle le fait que la sociabilité consiste aussi à « basculer » dans le monde d'un autre ou, plutôt, pour ce qui est de l'hospitalité gratuite et temporaire de *Couchsurfing*, de « constituer un petit monde » avec quelqu'un d'autre⁷. Or, c'est dans la création de ce petit monde éphémère que de multiples formes d'altérité se déploient et non une seule (par exemple, l'extériorité au réseau habituel, ou bien la différence culturelle). Cela crée une sociabilité du passage brève, immersive et intense. À noter que ces relations peuvent bien sûr être vécues comme neutres, sans impact ou intérêt réel pour les membres (ce que la notion de passage implique aussi), voire, considérées comme franchement négatives. Il est important d'insister sur le potentiel désagréable des liens sociaux, afin de les définir de la façon la plus « complète » possible. Ce concept fait en effet, parfois, l'objet d'idéalisations (Frétigné, 2012). On considère que le lien social « manque » et devrait toujours être promu, alors que c'est un lieu de pouvoir comme les autres formes de relations sociales. Ceci dit, une des explications à l'engagement sur le moyen et long terme des *couchsurfeurs* dans le réseau s'explique par le caractère positif de la majorité de relations ainsi vécues. L'enjeu de notre réflexion vise à prendre en compte les ouvertures et les connaissances réciproques autorisées par une sociabilité qui, de par sa nature, atténue l'altérité sans pour autant la gommer. Les données de terrain qui suivent ont été spécifiquement sélectionnées pour mettre en lumière la dimension culturelle des confrontations à l'altérité présentes dans le réseau *Couchsurfing*.

Entre l'altérité et l'essentialisation culturelle : de la difficulté à « rencontrer » l'autre

Quelle forme prennent ces découvertes culturelles réciproques entre *couchsurfeurs* ? Elles sont multiples mais, bien souvent, ce sont les nombreuses discussions et le partage des gestes quotidiens qui vont soutenir ces échanges. Par exemple, Shakir est un *couchsurfeur* tunisien d'une trentaine d'années, en processus d'immigration à Montréal. Au moment de l'entretien, il suit des études de médecine afin de

7. Dans le même ordre d'idée, BIDART (2012, p. 8) écrit dans le cas des amitiés : « Avec chaque relation s'ouvre aussi un "petit monde", un morceau de société auquel elle donne accès. »

pouvoir exercer au Canada. Il a beaucoup accueilli via *Couchsurfing*, ses premières utilisations du réseau remontant à l'époque de son immigration à Paris pour ses études universitaires. D'ailleurs, lorsqu'il a décidé de venir s'installer à Montréal, son premier réflexe a été de faire une demande d'hébergement via le réseau. Depuis les trois ans qu'il vit dans la métropole québécoise, il héberge régulièrement car il est forcé de rester sur le territoire canadien à cause de ses démarches administratives liées à l'immigration. Lorsqu'il accueille une jeune Allemande de 20 ans, il doit lui expliquer les différences entre la culture arabe et la religion musulmane :

En plus les gens parfois ils sont... comment je peux dire ça, ils sont pas méchants, mais parfois ils sont pas trop politiquement corrects, et moi ça m'intéresse quand la personne a ça. Et finalement, l'autre jour, il y a une *couchsurfeuse* qui me disait : "How Arab are you?", je lui dis : "How Arab I am?", on était dans un bar, on consommait de l'alcool, alors je lui dis "How Arab I am? Or how Muslim I am?" Elle me répond : "It's the same." et je me dis : "Pffff." Je lui ai expliqué la différence après, elle est pas méchante, mais c'est un truc que... moi je trouve que c'est sympa, de rencontrer des gens qui sortent parfois leur côté... vrai, tu vois, puis moi je transmets ma propre culture.

L'histoire ne dit pas si la jeune surfeuse a compris la différence et encore moins si cela a modifié sa compréhension des populations arabes et musulmanes. Toutefois, il s'agit, avec cet exemple, de mettre en lumière comment une sociabilité fugace comme celle de *Couchsurfing* débouche sur des modes de communication qui, hypothétiquement, permettent des connaissances culturelles réciproques. Toujours avec cette même surfeuse, Shakir décrit des moments de discussions qui lui permettent d'entendre un autre discours à propos d'un pays comme l'Allemagne :

Elle était du sud de l'Allemagne et on a parlé des élections. Moi, je pensais que les Allemands ils voteraient pour Angela Merkel, mais en fait non, et elle m'a parlé de trucs que je ne connaissais pas à propos de la politique là-bas. [...] Je trouve ça intéressant parce que les médias, les infos qui nous arrivent même si on le sait qu'ils font vraiment l'effort d'être neutres, c'est jamais le cas, il n'y a pas la vraie image. Tu sais, l'image qui arrive, ce n'est pas vraiment l'image de la vie là-bas.

La découverte de l'autre peut aussi se faire sur des modes moins politisés ou naïfs, qui relèvent encore une fois du contexte de cohabitation et de sa concrétisation pragmatique. Les repas sont un lieu tout particulièrement privilégié d'échange culturel des *couchsurfeurs*. Les surfeuses bretonnes vont cuisiner à leur hôte mexicain des crêpes pour le remercier de son accueil, tout en lui décrivant cette région de la France. Ce dernier, lorsqu'il ne reste pas au Nouveau-Mexique où il habite, fera du guacamole, avec la recette de sa grand-mère, à son hôte montréalais. Ce rapport à une nourriture différente ne doit pas paraître anecdotique. Il s'y noue, tout comme lors d'une discussion sur les différences culturelles, des enjeux de représentations de l'altérité et de formation des imaginaires (Castoriadis, 1999) sur l'« ailleurs » (Amirou, 1995). C'est le cas pour Samuel, un hôte montréalais travaillant pour l'armée. Samuel accueille énormément chez lui durant l'été, il possède une centaine de références sur son profil, gage d'une forte activité sur le réseau. Durant l'entretien, il m'atteste qu'il n'a pas assez d'argent pour voyager, ce qui explique pourquoi il n'a presque jamais fait appel au réseau en tant que surfeur, mais que l'utilisation de *Couchsurfing* lui permet de « recevoir le monde » chez lui :

Et t'sais, des fois on compare euh... bah ici, mettons, la bouffe, la poutine, c'est notre repas typique d'ici. Chez vous, qu'est-ce que vous faites ? T'es-tu capable de me préparer quelque chose de chez vous, le temps que t'es ici ? Parce que là, j'veux bien te faire goûter le Québec, [...]. Puis, c'est ça. C'est une façon de, de... c'est ça juste un exemple au niveau de la bouffe, ça peut être au niveau de plein d'autres trucs t'sais au niveau de la nature, des transports en commun, n'importe quoi ! Au niveau des logements, comment ça fonctionne... tout en fait, c'est ça.

À noter que dans ces dynamiques d'altérité les rapports de pouvoir ne sont pas exclus. Le risque de l'essentialisation culturelle n'est pas loin, tout particulièrement puisque la relation hospitalière oblige à une proximité concrète sur laquelle peuvent se fonder des propos réducteurs qui extrapolent l'expérience d'accueil d'une personne et ses comportements, à la totalité de sa culture. Il s'agit néanmoins plutôt d'exceptions que d'une règle et, souvent, l'explication des expériences négatives est située au niveau individuel et non culturel. De plus, comme dans certaines pratiques touristiques, on retrouve des effets de hiérarchisation de l'altérité. À l'image de Chadi, une *couchsurfeuse* montréalaise anglophone, qui évite d'accueillir toute personne venant des États-Unis, car les cultures entre les deux pays sont trop similaires à son goût. Ou encore de Yan, un surfeur israélien ayant beaucoup accueilli dans sa maison familiale, mais qui, n'étant « pas attiré »

par les cultures asiatiques n'héberge personne venant de cette aire géographique. Ceci dit, des confrontations à l'altérité prennent tout de même place dans le type de sociabilité pratiquée par les membres. Puisque le but est de rencontrer une nouvelle personne, même si les *couchsurfeurs* partagent des similarités sociales avec cette dernière, cela n'empêche pas un basculement dans le monde de l'autre qui autorise aussi des découvertes interculturelles.

Le jeu des prénoms : oublis et substituts des prénoms

Le rapport subtil des membres aux prénoms permet de mieux saisir comment la sociabilité du passage permet un ancrage relationnel et un rapprochement d'une altérité « aux angles arrondis ». En effet, bien souvent les *couchsurfeurs* ne se souviennent pas des prénoms des personnes qu'ils ont rencontrées, à moins que l'expérience soit très récente. Je demande à Luc, un surfeur français en vacances pour quelques semaines au Québec, en juillet 2018, de me décrire sa première expérience en tant que voyageur avec le réseau. Luc avait déjà utilisé le *Couchsurfing* en tant qu'hébergeur dans sa ville natale de Bordeaux, mais lors de la fin de semaine qu'il décrit, il souhaitait rejoindre un couple d'amis habitant à Lyon. Ces derniers travaillaient le vendredi alors que Luc, étant urgentiste, avait des jours de congé décalés et arrivait le jeudi. Ainsi, il est arrivé le jeudi chez un *couchsurfeur* avec qui il a passé la soirée avant de repartir le vendredi matin visiter la ville et poursuivre le reste du week-end avec ses amis. Bien que cette expérience date de ce même été 2018, Luc se souvient uniquement du nom de profil de son hôte et fait des descriptions dans le reste de l'entretien à propos de la vie en Chine de ce *couchsurfeur* sans nom, ce qui ne semble pas contradictoire avec le ressenti positif qu'il conserve de la rencontre :

La première fois c'était chez un chinois et qui vit à Lyon... je me rappelle même plus son prénom, son nom sur CS c'était hyppidippi (rires). Alors j'étais arrivé en fin de journée, j'avais ramené une bouteille de vin parce qu'il avait dit qu'il aimait bien le vin sur son profil et on avait juste diné, bu un peu de vin, discuter un peu, de sa vie en Chine, de mon taff d'urgentiste, de nos voyages. Puis le lendemain j'étais parti assez tôt parce que je voulais me balader dans Lyon avant de rejoindre mes potes. Et puis lui il travaillait en plus.

Contrairement aux études faisant du prénom un indicateur sociologique de sexe, de religion ou de parenté, dans ce cadre, l'omission du prénom indique plutôt la nature de la relation sociale qui s'opère. Cette récurrence de l'oubli des prénoms et souvent accompagnée d'un substitut du prénom dont on ne peut se souvenir. De cette façon, les origines géographiques, souvent les pays, mais aussi les

provinces, états, régions, sont la manière dont on se réfère à des expériences passées, positives ou négatives. Ainsi, les *couchsurfeurs* vont évoquer leurs souvenirs avec « les Brésiliens », « l'Allemande » ou encore “the Milwaukee couple”. Plutôt que de voir ces oublis et substituts comme une preuve de détachement, d'utilitarisme du lien ou encore de réduction des altérités à l'origine géographique, on peut aussi l'interpréter comme un indice de plus appuyant la sociabilité du passage. Lorsque les *couchsurfeurs* mentionnent avant toute chose le lieu de vie ou l'origine des personnes rencontrées via le réseau d'échange d'hospitalité, c'est surtout cette différence qu'ils retiennent de l'autre, c'est ce qui les a marqués chez l'autre. Ainsi, au-delà de l'atténuation de la différence propre à l'entre-soi sociologique qu'est le réseau, la relation de *Couchsurfing* permet aussi la découverte de différences culturelles incarnées dans les échanges proches avec leurs colocataires temporaires que sont les autres *couchsurfeurs* : pour preuve on se souvient d'où les personnes viennent ou vivent, mais pas de leurs prénoms.

Ainsi, dans ces jeux de prénoms se noue la nature qualitative des relations de passage. Si ce qui marque ce n'est pas « l'individualité brute » de la personne avec qui on partage quelques jours de sa vie comme ce serait le cas pour un ami d'enfance, on retient les particularités culturelles des personnes rencontrées en plus des moments partagés. Cette nature de la sociabilité du passage illustre pourquoi ces relations font sens pour les membres : parce qu'en basculant temporairement dans le petit monde d'un autre, on découvre une altérité qui, bien que relative, ouvre des possibilités de connaissances réciproques en général, mais aussi, et notamment, interculturelles.

Conclusion : le basculement relationnel de la sociabilité du passage une fenêtre entrouverte sur des altérités culturelles

De cette façon, lorsque nous parlons d'altérité dans les relations établies grâce à *Couchsurfing*, il convient de rappeler que les différences sont souvent atténuées, lissées pour les bienfaits de la relation touristique. D'autres études remarquent que chez certaines populations, les rencontres avec des *couchsurfeurs* occidentaux débouchent sur des réaffirmations identitaires ou des présentations de soi stéréotypées (Buchberger, 2013 ; Chen, 2013). Ainsi, certains relèvent : “Paradoxically, performing the social difference and theatrically performed exotic Other becomes here a specific means for non-Western populations to be cosmopolite” (Picard, Buchberger, Germann Molz, Zuev, De-Jung, Schéou, Tan, Bialski & Graburn, 2013, p. 20). Dans la même lignée, Tan (2013) atteste que les relations entre *couchsurfeurs* sont principalement des outils de distinction sociale afin de se présenter comme citoyens du monde. Selon le sociologue, un trop

grand éloignement entre un discours cosmopolite universaliste et la gestion des différences culturelles en contexte d'hospitalité, rendrait la rencontre avec l'altérité difficile sur le réseau d'échange d'hospitalité.

Si notre travail ne contredit pas ces analyses, il vise à les compléter en indiquant que d'autres mises en forme de l'altérité peuvent prendre place dans les relations entre *couchsurfeurs* et qu'il ne s'agit pas nécessairement d'une mise en scène de soi à caractère postcolonial. En effet, il existe des formes et échanges d'altérité qui, sans remettre en cause les grands systèmes de reproduction ou de domination dans les pratiques de sociabilité, permettent d'attester que des situations de connaissances réciproques de l'autre se constituent. Il s'agit donc d'une confrontation à une altérité modérée mais qui n'empêche pas une forme d'interconnaissance culturelle particulière, prenant la forme temporaire du passage. Cette approche a le mérite de prendre en compte les singularités, les assemblages de différences dans les rencontres entre personnes qui, sur d'autres dimensions, sont similaires. Un des aspects mis en lumière par cette sociabilité de passage est l'ouverture culturelle : c'est cette dimension qui a été choisie ici afin de souligner le rapport à la pluralité, mais bien d'autres dimensions de l'altérité des individus auraient pu être étudiées. Il convient de rappeler l'importance sociale des effets de surprise contenus dans la singularité de chaque individu ouvrant, dans un cas comme *Couchsurfing*, à de nouvelles connaissances sur leur propre culture ou sur des cultures étrangères. Ainsi, nous éloignant du concept de sociabilité défini par le seul prisme des similarités entre personnes, on peut penser celui-ci comme une exposition à la différence qui offre la possibilité d'acquérir des connaissances et de comprendre l'autre.

Bibliographie

- AMIROU Rachid, 1995, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, Presses universitaires de France, Paris, 252 p.
- BERNIER Léon, 1998, « La question du lien social ou la sociologie de la relation de contrainte » in *Lien social et Politiques*, vol. n° 39, p. 27-32.
- BIALSKI Paula, 2012, "Technologies of Hospitality: How Planned Encounters Develop Between Strangers" in *Hospitality & Society*, vol. 1, n° 3, pp. 245-260.
- BIDART Claire, 2010, « Les âges de l'amitié » in *Transversalités*, vol. 113, n° 1, p. 65-81.

BIDART Claire & PELLISSIER Anne, 2002, « Copains d'école, copains de travail » in *Réseaux*, vol. 115, n° 5, p. 17-49.

CARDON Dominique & SMOREDA Zbigniew, 2014, « Réseaux et les mutations de la sociabilité » in *Réseaux*, vol. 184-185, n° 2, p. 161-185.

CASTORIADIS Cornelius, 1999, *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris 540 p.

CERIANI Giorgia, DUHAMEL Philippe, KNAFOU Rémy & STOCK Mathis, 2005, « Le tourisme et la rencontre de l'autre. Voyage au pays des idées reçues » in *L'Autre*, vol. 6, n° 1, p. 71-82.

CHABLOZ Nadège, 2007, « Le Malentendu. Les rencontres paradoxales du "tourisme solidaire" » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, n° 170, p. 32-47.

CICHELLI Vincenzo & OCTOBRE Sylvie, 2018, « Pour une approche cosmopolite de la globalisation » in *Sociétés plurielles*, n° 1, p. 1-21.

COËFFÉ Vincent, 2013, « Lieux touristiques et gestion de l'altérité. Réflexions autour des pratiques de sociabilité » in *Mondes du tourisme*, vol. 8, p. 11-18.

DAGIRAL Éric & MARTIN Olivier, 2017, « Liens sociaux numériques. Pour une sociologie plus soucieuse des techniques » in *Sociologie*, vol. 8, n° 1, <http://journals.openedition.org/sociologie/3149> (consulté le 20/10/2019).

FRÉTIGNÉ Cédric, 2012, « La qualification sociologique du lien social. Des orientations concurrentes » in *Pensée plurielle*, vol. 29, n° 1, p. 37-49.

GERMANN MOLZ Jennie, 2013, "Social Networking Technologies and the Moral Economy of Alternative Tourism: The Case of Couchsurfing.Org" in *Annals of Tourism Research*, vol. 43, pp. 210-230.

GIDDENS Anthony, 1991, *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Stanford University Press, Stanford, 264 p.

- GIRAUD Christophe, 2007, « Recevoir le touriste en ami » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 170, n° 5, p. 14-31.
- GRANOVETTER Mark S., 1973, “The Strength of Weak Ties” in *The American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6, pp. 1360-1380.
- GROSSETTI Michel, 2014, « Que font les réseaux sociaux aux réseaux sociaux ? » in *Réseaux*, vol. 184-185, n° 2, p. 187-209.
- HÉRAN François, 1988, « La sociabilité, une pratique culturelle » in *Économie et statistique*, vol. 216, n° 1, p. 3-22.
- HÉRAN François, 1990, « Trouver à qui parler : le sexe et l’âge de nos interlocuteurs » in *Insee, vol. Données Sociales*, p. 364-368.
- ILLOUZ Eva, 2006, « Réseaux amoureux sur Internet » in *Réseaux*, vol. 138, n° 4, p. 269-272.
- LICOPPE Christian, 2009, *L’Évolution des cultures numériques. De la mutation du lien social à l’organisation du travail*, FYP, Paris, 256 p.
- LOFLAND Lyn H., 1998, *The Public Realm: Exploring the City’s Quintessential Social Territory*, Transaction Publishers, New York, 323 p.
- MARSDEN Peter V., 1988, “Homogeneity in Confiding Relations” in *Social networks*, n° 10, p. 57-76
- MIT, 2002, *Tourismes 1. Lieux communs*, Belin, Paris, 319 p.
- NEVEU Pauline, 2018, « Entre profils et discours : tentative de complémentarité méthodologique entre le “en ligne” et le “hors-ligne” dans un réseau d’échange d’hospitalité » in *L’Ère du numérique : quelles possibilités et quels défis pour la recherche qualitative ?*, p. 51-67.
- O’REILLY Camille C., 2006, “From Drifter to Gap Year Tourist. Mainstreaming Backpacker Travel” in *Annals of Tourism Research*, vol. 33, n° 4, pp. 998-1017.

PARODI Maxime, 2000, « La lente évolution de la sociabilité » in *Revue de l'OFCE*, vol. 73, n° 1, p. 277-286.

PHARABOD Anne-Sylvie, 2017, « Fréquenter des inconnus grâce à internet. Une sociabilité personnelle sans les liens ? » in *Sociologie*, vol. 8, n° 1, p. 101-116

PICARD David, BUCHBERGER Sonja, GERMANN MOLZ Jennie, ZUEV Dennis, DE-JUNG Chen, SCHÉOU Bernard, TAN Jun-E, BIALSKI Paula & GRABURN Nelson, 2013, *Couchsurfing Cosmopolitanisms. Can Tourism Make a Better World?*, Transcript, Bielefeld, 192 p.

SINGLY François (de), 2003, *Les Uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Armand Colin, Paris, 272 p.

RIVIÈRE Carole-Anne, 2004, « La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité » in *Réseaux*, vol. 123, n° 1, p. 207-231.

URBAIN Jean-Didier, 1991, *L'Idiot du voyage. Histoires de touristes*, Plon, Paris, 353 p.

URRY John, 1990, *The Tourist Gaze: Leisure and Travel in Contemporary Societies*, Sage, London, 176 p.

Résumé : La sociabilité est un concept central dans la discipline sociologique. Son application aux nouvelles manières de constituer des liens sociaux interroge la définition même du concept, particulièrement dans son rapport à l'altérité. En suggérant l'idée de la sociabilité dite « du passage », nous proposons de mieux comprendre les tensions entre ressemblance et altérité au cœur des relations sociales entre inconnus. Précisément, cet article vise à mettre en avant des illustrations de moments d'ouverture interculturelle dans les relations entre membres d'un réseau d'échange d'hospitalité.

Mots-clefs : sociabilité, altérité, cultures, réseaux en ligne, tourisme, *Couchsurfing*, sociologie.

“Passing through” sociability or how encounters with moderate otherness allow intercultural sharing

Abstract: Sociability is a central concept in sociology. Applying it to new ways of creating social bounds questions the mere definition of the concept, particularly in its

relationship with otherness. We suggest using the “passing through” sociability in order to better understand the tensions between likeness and otherness at the core of social relationships between strangers. Specifically, this paper aims to illustrate moments of intercultural openness between members of a hospitality exchange network.

Keywords: Sociability, otherness, cultures, online networks, tourism, Couchsurfing, sociology.